

CHAPITRE PREMIER

Une Intrusion aux Peupliers

Mistress Margaret Arlington, comme tous les soirs, se retira de fort bonne heure. Après le dîner, elle souhaita la bonne nuit à son fils Percival, rappela à la bonne de lui monter une infusion, puis gagna le premier étage de leur trop grande maison.

Une maison ? Un manoir, voilà ce qu'en fait étaient *Les Peupliers*, avec leurs deux ailes terminées par d'anachroniques tourelles et reliées par une mezzanine dont les balustres en bois sombre rompaient seules entre sol et toit l'immensité du hall central. Un manoir de province que sa relative proximité de la capitale, en voiture ou en train, tendait de plus en plus à faire considérer par notaires et agents immobiliers comme une villa de banlieue. Leurs clients, toutefois, ne s'y trompaient pas, et bien qu'il fût en vente depuis plus de deux ans, il n'avait encore pas trouvé acquéreur.

La bâtisse elle-même était presque impossible à chauffer — et Mrs. Arlington, d'ailleurs, ne la chauffait pas, se contentant l'hiver de faire bassiner son lit et de superposer les pull-overs autour de sa maigre carcasse qui, du coup, en paraissait replète. L'immense parc l'isolant du vacarme des rues alentour, avec ses parterres floraux et ses haies sculptées, qu'entouraient de hauts murs bordés de peupliers — évidemment —, constituait une servitude supplémentaire. Qui voulait vivre là correctement devait entretenir au minimum deux couples de domestiques, bonnes et jardiniers, et faire remplir deux fois par mois une vaste, bien trop vaste cuve de fuel. Bref, cela coûtait une fortune.

Cette fortune, Mrs. Margaret Arlington en disposait, mais elle avait depuis peu décidé de ne plus la dilapider ainsi. Après le décès de son cher époux, sir Horatio, elle avait pris en horreur cette propriété choisie par lui bien des années plus tôt, quand des circonstances adverses les avaient contraints à quitter l'Angleterre pour s'installer en France. Elle en avait donc condamné tout une aile, une partie de la seconde, et n'abritait à domicile qu'une seule bonne à tout faire — indispensable, celle-là : Mrs. Arlington était mauvaise cuisinière, son fils moins doué encore, et ni l'un ni l'autre ne se fût abaissé à saisir un balai. Quant au parc, une équipe de jardiniers engagée deux jours par mois l'empêchait tout juste de se changer en forêt vierge. En vérité, si ses murs avaient été moins hauts ou s'il avait accueilli des visiteurs, il eût été considéré comme une véritable honte pour la ville.

Ce qui n'eût d'ailleurs pas ému outre mesure Mrs. Arlington, à laquelle les Français en général et les Firminoïses en particulier, bourgeois ou paysans, inspiraient le vague mépris et l'étrange compassion que réservent les Anglais à quiconque n'a pas eu la chance ou le bon goût de naître en Albion. Du vivant de sir Horatio, dont la francophilie n'était pas la moindre excentricité, son épouse avait été contrainte d'en fréquenter quelques-uns, mais depuis son trépas prématuré, elle trouvait dans le chagrin une bonne excuse pour demeurer cloîtrée au sein du manoir. Les rares fois qu'elle en sortait, assise très droite sur la banquette arrière de la Rolls conduite par Percy, son visage fermé, revêche, ainsi que ses rides et ses cheveux blancs précoces dissuadaient quiconque de briser sa retraite.

Mrs. Arlington soupira en remontant le couloir tapissé de tissu bordeaux qui menait à sa chambre : elle avait à peine plus de cinquante ans, mais les quatre années écoulées depuis le décès de son époux lui en avaient ajouté vingt. Consciente de sa chute, elle ne cherchait pas à l'interrompre. D'ici quelques mois, Percy atteindrait sa majorité, entrerait en possession de la

moitié de la fortune familiale, et cesserait donc de dépendre d'elle, si bien qu'elle n'aurait plus la moindre raison de vivre. Pour peu que *Les Peupliers* fussent vendus, elle comptait alors prendre un petit appartement — pas plus de cinq pièces — à Paris, où elle attendrait la fin en buvant du porto et en relisant les œuvres de Jane Austen et de Charles Dickens. Si elle jugeait probable de survivre à Austen, elle voulait croire que la camarade ne la laisserait pas aller jusqu'au bout de Dickens : compte tenu de la masse littéraire qu'en représentait l'intégrale, c'eût été sinon à désespérer de la mort.

C'était donc une femme profondément déprimée, éteinte, qui se retirait ce soir-là dans ses appartements ; une femme que seule la religion — un anglicanisme obstiné en fief catholique — empêchait de mettre fin à ses jours.

Elle avait négligé d'allumer la lumière du couloir, aussi fût-ce presque à tâtons qu'elle atteignit la porte de sa chambre et se glissa dans la pièce que baignaient d'absolues ténèbres. Un instant, elle demeura immobile, appuyée au battant, les lèvres et les paupières hermétiquement closes pour retenir une crise de larmes, tandis qu'un millier de souvenirs assaillait sa conscience. Enfin, à nouveau maîtresse d'elle-même, elle s'approcha de sa table de nuit et gratta une allumette pour enflammer la mèche de sa lampe à huile : dans le cadre de ses économies, jamais plus elle n'employait l'éclairage électrique — qu'elle jugeait au demeurant vulgaire.

Elle avait tout juste eu le temps de se déshabiller pour revêtir chemise de nuit et peignoir quand on frappa deux coups discrets à une porte qui s'ouvrit aussitôt. Mireille, la bonne, fit son apparition, chargée d'un bol fumant sur un plateau.

« La camomille de madame », annonça-t-elle d'une voix flûtée, avant de s'immobiliser, une expression stupide sur son visage de fouine.

Mrs. Arlington réprima une grimace irritée et désigna son bureau sans mot dire : la fille n'entendait pas l'anglais et elle-même n'avait aucune envie de parler français à pareille heure.

Originaire de la région, engagée par l'intermédiaire d'une agence de placement, Mireille n'était pas très stylée mais ses gages n'avaient rien d'exorbitant non plus, et elle portait à ravir son uniforme de soubrette — car à quoi bon disposer d'une domestique française si c'était pour ne point la vêtir en *French maid* ? raisonnait Mrs. Arlington, à qui cette touche d'exotisme, paradoxalement, rappelait l'Angleterre.

« Je souhaite la bonne nuit à madame, » déclara la jeune femme après avoir déposé le bol sur le bureau. Avec une révérence à peine esquissée, elle quitta la pièce et referma la porte derrière elle.

Son employeuse s'autorisa un soupir de soulagement et, ayant allumé sur le bureau deux bougies, elle y déplia le dernier numéro de *Soir-Nouvelles*, le grand quotidien national qu'un employé de la maison de la presse de Saint Firmin déposait chaque après-midi dans sa boîte aux lettres. Lire le journal, même s'il traitait d'une actualité alarmante ou de faits divers horribles, ne manquait jamais de la détendre et de lui assurer un sommeil réparateur.

Mrs. Arlington attendit donc que refroidît sa camomille en parcourant l'analyse approfondie, en double page centrale, des faits survenus en Afrique du Nord pendant la semaine, à savoir la prise de plusieurs postes frontière marocains par l'armée algérienne, apparemment épaulée par un djinn. Elle se désintéressa toutefois assez vite de ce que le journaliste appelait la Guerre des Sables — quel intérêt pouvaient bien lui inspirer ces contrées étrangères peuplées d'infidèles basanés ? —, et se plongea avec délices dans les nécrologies particulièrement lyriques que la Une consacrait aux deux célébrités disparues la veille, articles assortis de photos où tant Cocteau que Piaf apparaissaient sous leur meilleur jour. L'un et l'autre l'indifféraient au plus haut point, mais les savoir morts lui rappelait que l'on pouvait mourir, qui que l'on fût, et cette pensée lui apportait un peu d'espoir au fond de son désespoir.

Elle était à cent lieues d'imaginer que son vœu allait lui être accordé bien plus vite qu'elle ne le croyait, privant Austen comme Dickens d'une avide lectrice, et que sa propre photo figurerait dans l'édition du lendemain — quoique pas sur la Une et assortie d'une nécrologie bien plus modeste.

Mireille soupira elle aussi, soulagée, lorsqu'elle se retrouva hors de la chambre. L'instant qu'elle attendait toute la journée — celui où la vieille allait se coucher — était enfin arrivé. Il lui restait quelques devoirs avant d'achever son service, mais du moins pourrait-elle s'en acquitter sans sentir sur elle un regard perçant, invariablement réprobateur, ni subir des commentaires désobligeants. Le chagrin, sans doute, expliquait une partie de cette attitude, mais on était en droit de supposer que Mrs. Arlington n'avait jamais eu très bon caractère ni éprouvé beaucoup de respect pour ceux qu'elle considérait comme ses inférieurs. Si cette place n'avait recelé quelques belles compensations ni, surtout, promis de se révéler plus lucrative encore dans un avenir proche, la jeune femme eût depuis beau temps rendu son tablier.

Val, encore dans la salle à manger lorsqu'elle avait emporté l'infusion à l'étage, en avait disparu quand elle redescendit, parti se réfugier dans sa chambre ou à la bibliothèque — n'importe où pourvu qu'il ne risquât pas de l'y croiser : encore qu'elle y parvînt de moins en moins souvent, Mireille savait le convaincre par un regard malheureux, fier ou aguicheur selon les moments, de l'aider à débarrasser la table ou à faire la vaisselle et, s'il était bien plus aimable que sa mère, il n'en possédait pas moins le même dédain aristocratique pour les tâches ménagères.

Elle s'en moquait : ce n'était pas pour ses corvées qu'elle comptait sur lui ; c'était pour la gratification hebdomadaire qu'il lui donnait à l'insu de la vieille, sur son argent de poche, et pour la promesse matrimoniale qu'il lui avait faite au début de l'été, après qu'elle l'eut heureusement déniaisé. Arriver à la tête de la fortune des Arlington — la moitié d'ici quelques mois, quand Val serait enfin libre d'épouser qui bon lui semblerait, l'autre à la mort de sa mère — valait bien de supporter un temps la malice d'une harpie par ailleurs si avare qu'on l'eût crue écossaise.

Mireille réunit sur un plateau ce qui restait de vaisselle sale dans la salle à manger et l'emporta dans la cuisine. Elle eut une grimace de contrariété lorsque son regard tomba sur la pendule murale au tic-tac sonore. Un peu plus de vingt-et-une heures. Sa sœur qui avait eu la chance d'épouser un ingénieur parisien doté d'une excellente situation, et dont le pavillon moderne incluait notamment un poste de télévision, était sans aucun doute en train de regarder la toute première émission de la série *Les Raisins faériques*, réalisée par ce Jean-Christophe Averty dont ne cessaient de parler ceux qui, justement, avaient la télévision. Mireille en était presque malade de jalousie.

Aux *Peupliers*, bien entendu, point n'était besoin de chercher un poste : jamais la pingrerie et le mépris du modernisme de Mrs. Arlington ne lui eussent permis cette dépense inconsidérée. Même Val, qu'elle prétendait aimer plus que tout au monde, avait en l'occurrence été incapable de lui arracher son accord. D'ailleurs, il n'avait que très peu d'influence sur elle, et Mireille savait que, sans l'exprimer oralement, il s'en irritait de plus en plus. Sans doute prendrait-il un malin plaisir à la contrarier dès que la loi l'y autoriserait. Or de tout temps, rien n'avait plus exquisément contrarié une mère que le choix d'une épouse jugée par elle indigne de son fils...

La jeune domestique se hâta d'achever la vaisselle. Ayant éteint les lumières du rez-de-chaussée, elle monta de nouveau l'escalier du premier étage, puis celui bien plus petit, presque dérobé, qui menait au second, où se trouvait la chambre mise à sa disposition — juste sous les combles, flanquée d'un minuscule cabinet de toilette.

Mireille procéda à d'élémentaires ablutions puis enfila une jupe écossaise et un chemisier blanc. Dénouant les cheveux châtain clair qu'avait tout le jour emprisonnés la coiffe, elle les sépara en deux couettes qu'elle noua à l'aide de rubans rouges. Val, par chance, n'éprouvait pas d'attrait particulier pour l'uniforme — robe et bas noirs, tablier blanc — qu'elle portait à l'insistance de la vieille. L'aspect « petite fille de Français moyen », en revanche, ne le laissait pas indifférent, elle l'avait maintes fois constaté.

Elle acheva son œuvre en se parant d'un léger maquillage devant le miroir piqué — un cœur de rouge sur les lèvres, un peu de mascara pour faire ressortir ses yeux noisette, et surtout assez de fard pour masquer les pattes d'oie qui commençaient de se former aux coins de ses yeux. Elle

n'avait que vingt-sept ans, ça n'était pas encore l'âge mûr, mais elle estimait néfaste tout ce qui pouvait rappeler à Val qu'elle était plus vieille que lui — du moins tant qu'ils ne seraient pas mariés.

Renonçant à chausser des escarpins qui flattaient ses mollets et sa chute de reins mais claquaient trop bellement sur plancher et carrelage, elle redescendit pieds nus le petit escalier dont elle sauta par réflexe conditionné celles des marches qui grinçaient. Elle passa en évitant même de respirer devant la chambre de la vieille puis pressa le pas pour gagner celle de Val, à l'autre bout de l'aile, dans la tourelle — une des rares excentricités que lui permettait sa mère : après tout, s'il tenait à habiter une pièce ronde impossible à meubler, c'était son affaire, affirmait Mrs. Arlington.

La jeune femme n'avait pas encore franchi la moitié du couloir absurdement long, au bout duquel s'encadrait une tout aussi absurde porte gothique, quand elle entendit les premiers échos d'une musique rythmée s'élever derrière le battant de bois épais. Elle sourit en reconnaissant le microsillon que Val avait posé sur son tourne-disques : non un des chanteurs américains qu'il aimait — Elvis, Eddie, Gene, Jerry Lee..., alors qu'elle-même préférait Sheila, Sylvie, Johnny... — mais ce tout nouveau groupe anglais qu'ils adoraient tous les deux. Mireille trouvait ces quatre garçons aussi séduisants que talentueux, surtout le batteur, avec ses oreilles pointues. Comment s'appelait-il, déjà ? Voyons. Il y avait John, Paul, George et... Pisko, voilà, c'était ça : Pisko, le gnome dont la vie amoureuse défrayait déjà la chronique en Angleterre, s'il fallait en croire *Salut les Copains*.

La jeune femme entra sans frapper : compte tenu du volume sonore, Val n'eût pas entendu, de toute manière. Il l'attendait allongé sur le lit, seulement vêtu d'un slip, les mains nouées derrière la nuque — et un sourire satisfait aux lèvres. Ses yeux bleus, au milieu de son visage pâle, constellé de taches de rousseur sous une tignasse blonde bouclée, plus longue que ne l'eût voulue sa mère, la déshabillaient déjà.

« Ferme la porte et pousse le verrou ! » lança-t-il d'une voix forte pour se faire entendre à travers la musique.

Elle obéit en dissimulant une grimace. Il prenait de plus en plus d'assurance, allant jusqu'à lui donner des ordres. Peut-être serait-elle bien avisée, si elle ne voulait pas perdre l'influence qu'elle avait sur lui, de ne plus systématiquement lui céder, de le laisser un peu insatisfait. Mais pas ce soir-là : le samedi, alors qu'il n'était rentré que depuis le début d'après-midi et qu'elle ne l'avait pas vu de toute la semaine — ni lui ni un autre —, elle était impatiente de se jeter dans ses bras.

La chair avait toujours constitué sa principale faiblesse — elle était cause de son célibat prolongé et des bouches à nourrir qui l'obligeaient à entretenir la maison des autres. Cette fois, cependant, Mireille estimait mettre à bon usage ce que ses proches avaient appelé « vice » avant de lui tourner le dos.

En outre, le radiateur électrique introduit en fraude par Val dans la pièce diffusait une si douce chaleur qu'elle n'eût pas trouvé le courage de ressortir. L'ordre suivant que lui donna le jeune homme ne la fit pas même sourciller : ce fut un large sourire aux lèvres et les yeux brillants qu'elle commença à déboutonner son chemisier.

Une ombre svelte s'immobilisa au bord d'un toit. La lune, tout juste ressortie de derrière son nuage, la frangeait faiblement d'un liseré argenté, mais il n'y avait personne pour l'apercevoir.

Panthéra s'accroupit, les yeux plissés. De l'autre côté de la rue s'étendait le long mur en pierre meulière de la propriété, haut de trois mètres, à moitié envahi par le lierre, et derrière lequel s'élevait une rangée d'arbres longilignes plus hauts encore. De toutes les maisons qui entouraient *Les Peupliers*, elle avait choisi l'une des plus basses, à un seul étage, mais même ainsi, le haut du mur se trouvait largement en contrebas de sa position — tandis que huit bons mètres de rue et de trottoir séparaient horizontalement les deux points. Un athlète d'exception, peut-être, eût pu franchir d'un bond cette distance, avec assez d'élan et un effort parfaitement dosé. Même en cas

de réussite, toutefois, espérer se rétablir en équilibre au sommet du mur, large d'au plus trente centimètres, eût tenu de la gageure.

Panthéra ne prit aucun élan. Puisant d'une manière qu'elle n'eût su décrire mais qu'elle maîtrisait d'instinct dans le pouvoir occulte conféré par Félix, elle se ramassa sur elle-même, laissant pendre les bras entre ses genoux pliés, tandis que ses griffes rétractiles apparaissaient au bout de ses gants et de ses bottes, par les trous ménagés à cet effet. Sa force et son agilité naturelles, déjà amplifiées par la science, se trouvèrent alors décuplées par la magie, par l'essence du démon qui s'infiltra en elle. Ses iris virèrent au vert, ses pupilles se changèrent en des traits verticaux, ses lèvres se retroussèrent sur une dentition aux canines soudain hypertrophiées, un grondement menaçant naquit au fond de sa gorge, et ce fut un véritable animal sauvage qui se détendit d'un coup — parut s'envoler.

Au même instant, bien qu'elle fût trop loin pour l'entendre, une étrange agitation se créa à l'autre bout de la ville. Deux voix qui devisaient calmement, tandis que résonnait sur le pavé le pas calme de quatre sabots, se turent d'un coup — puis l'une d'elles poussa un cri perçant et, l'instant d'après, lesdits sabots se lancèrent dans un galop effréné.

Panthéra, de son côté, flèche noire fendant la nuit, exécuta au-dessus de la rue un demi saut périlleux digne d'un trapéziste, afin de toucher le mur les jambes les premières — eût-on dû dire « les pattes arrière » ? —, au terme d'un bond calculé à la perfection. Là, plutôt que de tenter un rétablissement hasardeux, elle se ramassa à nouveau, tel un ressort que l'on tend. Les griffes de ses pieds, pour assurer son point d'appui, se plantèrent dans le mortier friable qui jointoyait les pierres du mur, puis les muscles puissants de ses cuisses et de ses mollets la propulsèrent une seconde fois dans l'air, en direction d'un des peupliers. Des mains et des pieds, elle s'accrocha aux branches recourbées, ses griffes acérées pénétraient aisément l'écorce et le bois.

Elle ne marqua un temps d'arrêt que pour observer le parc d'un coup d'œil circulaire. Apparemment désert : ni gardien ni chien. Sans hésiter, bien qu'elle fût à quatre bons mètres du sol, elle lâcha alors prise et se laissa aller en arrière, exécutant un nouveau saut périlleux afin d'atterrir sur ses pieds. Les semelles en caoutchouc de ses bottes frappèrent l'humus presque sans bruit.

Elle demeura quelques instants accroupie, s'assurant que nul ne l'avait remarquée — les seules traces de rougeoyante chaleur que surprisent ses yeux de fauve appartenaient à des oiseaux nocturnes ou à de petits rongeurs —, puis repoussant le démon dans les limbes : Félix l'avait prévenue de ne jamais le garder trop longtemps en elle, de crainte d'en perdre le contrôle et de s'en retrouver le jouet. Depuis qu'elle lui commandait, elle ne l'avait jamais conservé plus de quelques minutes, et elle entendait ne pas déroger à cette règle.

Plutôt qu'un fauve, ce fut donc une femme qui se dirigea à pas feutrés vers le vaste manoir posé au milieu du parc — une femme d'une force et d'une agilité remarquables, supérieures à celles de la plus grande athlète ayant jamais vécu, mais une femme néanmoins.

Sa métamorphose, une nouvelle fois, provoqua une réaction dont elle n'eut pas conscience. Le galop s'était notablement rapproché : il s'interrompit d'un coup, tandis que retentissait un juron bien senti poussé par une voix féminine dans une langue qui n'était pas de ce monde — langue dont se servit aussi une seconde voix, celle-là masculine, pour entamer avec la première une discussion que l'énervement de ses protagonistes faisait presque dispute.

Cependant, dans le parc des *Peupliers*, le silence n'était rompu que par les cris intermittents de quelques chouettes qui nichaient au sein des combles du manoir. De ce dernier, seules deux pièces étaient éclairées, au premier étage — l'une vers le milieu de la bâtisse et l'autre tout au bout, dans une des tourelles. La lumière filtrait entre les lattes des épais volets en bois qui masquaient les fenêtres et interdisaient toute intrusion — toute intrusion *discrète*, à tout le moins.

Panthéra n'avait aucune intention de passer inaperçue : le temps et la patience lui manquaient pour fouiller les lieux, si bien qu'elle serait forcée d'interroger les occupants. Elle espérait toutefois les surprendre et les réduire à l'impuissance avant qu'ils n'eussent le temps de réagir : pour peu que l'un d'eux allât chercher la police — la propriété n'était pas équipée du

téléphone —, elle risquait d'être interrompue avant d'avoir obtenu la réponse à ses questions.

Voilà pourquoi elle s'avança jusqu'au pied du manoir, du côté opposé à la lune, afin de se mieux fondre dans les ténèbres, puis rappela brièvement le démon en elle : ses griffes jaillirent et lui permirent d'escalader sans effort le mur de la bâtisse, y marchant à quatre pattes comme s'il avait été horizontal. Une fois sur le toit en pente douce, n'ayant besoin d'aucune magie pour y évoluer, elle choisit de redevenir elle-même.

La tache claire d'un vasistas rompa à quelque distance du bord l'étendue sombre des tuiles moussues. Panthéra s'en approcha en trois enjambées. Le découvrant fermé de l'intérieur, elle tira de la besace qu'elle portait en bandoulière un diamant et une boule de mastic. Elle colla la seconde sur la vitre et découpa tout autour un large cercle à l'aide du premier. Tanya lui promettait depuis longtemps un matériel plus sophistiqué, mais les innovations se faisaient attendre : quoique la jeune scientifique fût intelligente et eût profité des leçons de son père, elle n'en possédait pas le génie. Sa mélancolie naturelle, en outre, entravait fortement le cours de ses travaux.

Panthéra chassa l'image de sa sœur d'adoption, meilleure amie, confidente et tant de choses encore. Sans Tanya, elle-même n'eût plus été de ce monde car elle eût mis fin à ses jours lors d'une crise de désespoir. Songer à la fille de Félix, toutefois, l'emplissait à la fois d'une immense tendresse et d'un immense chagrin, deux sentiments qu'elle ne pouvait se permettre d'entretenir alors qu'elle passait enfin à l'action.

Concentrée sur sa tâche, elle inséra la main dans la brèche tout juste pratiquée et ouvrit le vasistas. L'instant d'après, elle se laissait glisser au sein des combles.

L'aube d'une ère nouvelle pointait. Le premier de ce que la presse appellerait *Les Exploits de Panthéra*, parfois *Les Tristes Exploits de Panthéra*, avait commencé.